

**LA MAISON DES
DIMANCHES**
COMÉDIE

HUGUES, Clovis (1851-1907)

1906

Texte établi par Paul Fièvre en mars 2018

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Août 2019.
Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement.

**LA MAISON DES
DIMANCHES**
COMÉDIE

Par M. CLOVIS HUGUES

PARIS LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE.

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE
DE ROUERGUE, Jules Bardoux, Directeur.

1906. Tous droits réservés.

PERSONNAGES.

FANNY.

VALENTIN, gardien chef de prison.

MADAME VALENTIN.

HENRIETTE, fille de M. et Mme Valentin.

RENÉ, frère d'Henriette

FINOT, inspecteur de prison.

BONHOMME, docteur.

ROGNELARD, entrepreneur.

VISITEURS ÉTRANGERS.

La scène se passe au pays des bons geôliers.

Nota : Extrait de "Les Joujoux du Théâtre, comédie enfantine, illustration de Louis Bailly", 1906. pp 114-153

LA MAISON DES DIMANCHES

Le théâtre représente une cour de prison. à gauche, une cellule dont on ne voit que la porte munie de gros verrous. Au fond, une guérite pour le service des sentinelles. Des deux côtés entrée et sortie sur le devant. Au lever du rideau, Valentin est assis devant une table sur laquelle se trouve une bouteille à demi vidée. Dans la guérite, René, en militaire, l'arme au bras, enveloppé d'un grand manteau dont le capuchon se rabat sur les yeux.

SCÈNE PREMIÈRE.

Valentin, René.

VALENTIN.

Ah ! Comme l'on dédaigne avec peu de raison
Les aimables loisirs d'un gardien de prison !
C'est par le dehors seul, dans le siècle où nous sommes,
Qu'on juge du bonheur ou du malheur des hommes.
5 Parce que ce château, vieux débris du passé,
A l'air sauvage et dur derrière son fossé,
Parce qu'il a des tours où le hibou se pose,
Il faut, bon gré, mal gré, que je sois très morose,
Très bourru, très farouche, et que l'ombre des murs
10 Rende sombres comme eux mes rêves les plus purs.
Qu'ils sont naïfs ceux-là qui croient qu'une bouteille
Contient moins de trésors dans sa panse vermeille,
Parce qu'elle est logée au fond d'un château fort,
Noir comme ses corbeaux, triste comme la mort !

Prenant la bouteille.

15 Viens ici, ma mignonne, et laissons dire.

Réfléchissant.

Diable !

S'il est vrai que chacun doive aimer son semblable,
Cet amour du prochain dont on rit aujourd'hui
Doit au moins se prouver en trinquant avec lui.
Sentinelle, approchez !

RENÉ.

Le mot d'ordre ?

VALENTIN.

20 Et cornet à pistons ! Trombone

RENÉ.

Mystère et Carcassonne !

VALENTIN.

J'ai là d'un vin exquis.

Allant vers La guérite.

Un vin délicieux ! Vous ne m'entendez pas :

RENÉ.

Et je fais feu. Faites encore un pas,

VALENTIN.

Vraiment ?

RENÉ.

Un soldat ne boit pas : je vais donner l'alarme ! Quand il est au port d'arme,

VALENTIN.

25 Voilà comme on accueille un vin de quarante ans,
Qui ressusciterait un mort des anciens temps
Et ferait en plein air tituber son squelette !
Ah ! si mon fils René, qui, sur un coup de tête,
Pour un rien, pour un mot, est allé, pauvre oison,
30 S'enfermer loin de nous dans une garnison,
Se trouvait comme vous là, dans cette guérite,
Certes de ma bouteille il s'approcherait vite.
À propos, n'avez-vous pas connu mon René ?
C'est un brave garçon, très joyeux, bien tourné,
35 Qui doit faire à cette heure un parfait militaire...

RENÉ.

Quand il est au port d'arme, un soldat doit se taire.

Bas.

Mon bon père !

VALENTIN.

Ainsi, mon cher ami, vous n'avez pas connu ! Voilà le refrain revenu !

RENÉ.

Dites encore un mot, et je fais feu.

VALENTIN.

40 Allons boire tout seul. C'est qu'il le ferait comme
Il le dit. Quel homme !

RENÉ, bas.

Mon bon père ! Il n'a pas soupçonné
Que sous ce capuchon se cache son René,
Et que, muet, drapé dans ma capote grise,
Je ménage à son cœur la plus douce surprise.

VALENTIN, après avoir bu.

45 Ce vin dans mon gosier glisse comme un velours ;
Mais j'ai beau m'étourdir, je me souviens toujours
La fuite de René rend mes gaîtés moins franches.

SCÈNE II.

Valentin, René, Fanny.

FANNY.

Je reviens habiter ma maison des dimanches :
Bonjour.

VALENTIN.

Bonjour, Fanny ! QuoLJ de si grand malin ?

FANNY.

50 On est si bien ici, bon papa Valentin !

AIR de Muselle, de Murger.

L'abeille, repliant son aile,
Dort dans les pétales ouverts ;
Au bord de nos toits l'hirondelle
Attend le retour des hivers ;
55 Le rossignol au creux des branches
Porte son nid et sa chanson ;
Moi, j'ai ma maison des dimanches :
J'ai fait mon nid d'une prison.

60 À l'orpheline vagabonde
Nul astre du ciel n'a souri.
Que deviendrais-je dans le monde,
Si je n'avais pas cet abri ?
Pour avoir des visions blanches
Dans un plus étroit horizon,

65 Je retourne tous les dimanches
Berçer mes rêves en prison.

Ici je trouve la famille
Autour du foyer triomphant,
Et, comme je suis bonne fille,
70 On me traite comme un enfant.
J'entre, les deux poings sur les hanches,
Et je dis bonjour sans façon
À ceux qui me font les dimanches
L'aumône de cette prison !

VALENTIN.

75 C'est parfait : nous savons que tu chantes comme une
Fauvette chante au bois, la nuit, au clair de lune ;
Mais tu n'as pas encore à mes yeux étalé
Un ordre un peu précis de la mettre sous clé...

FANNY, lui tendant un papier.

80 Un ordre ? Le voilà. Le parquet est bonhomme :
J'arrive, je lui dis de quel nom je me nomme,
Que je suis une enfant sans mère, qu'il fait froid,
Que les vents de novembre ont emporté le toit
De feuillages mouvants où, sans gêner personne,
Je m'endors dans le mois où le ciel bleu rayonne ;
85 Et le parquet, sachant que l'on est bien chez vous,
Me donne un logement derrière vos verrous.

VALENTIN, prenant le papier.

Cet aimable parquet !

FANNY.

Que voulez-vous ! j'adore
Les grilles, je me plais avoir lever l'aurore
À travers des barreaux : chacun a sa façon
90 D'être heureux ici-bas. Moi, je dis ma chanson,
Non quand je cours les bois, mais quand je suis en cage

VALENTIN.

C'est un goût comme un autre.

FANNY.

On prétend au village
Que j'ai l'esprit troublé, que je devrais rougir.
Rougir ? Rougir de quoi ? Faites-moi le plaisir
95 De me dire pourquoi je devrais rougir d'être
Couchée en un bon lit, les pieds chauds, la fenêtre
Bien close, entre ces murs d'un château fort très vieux,
Qu'a peut-être hantés l'ombre de mes aïeux.
Fanny n'est plus ! je suis marquise et châtelaine ;
100 Un petit page tient ma pelote de laine ;
Un troubadour pensif erre sous mon balcon ;
Des chevaliers, portant sur la dextre un faucon,
Bardés de fer, les yeux sur une panoplie,

105 Commentent le blason de ma race, et j'oublie
Ma petite maison sans foyer et sans toit
Qu'un enfant de dix ans renverserait du doigt.

VALENTIN.

Es-tu spirituelle et folle !

FANNY.

Un conseil, sire :
Oh ! trouvez moins d'esprit à mes éclats de rire,
Ébahissez-vous moins devant mes troubadours ;
110 Sire, ouvrez moins l'oreille à mes méchants discours,
Croyez moins à mon cœur, conseiller de ma tête,
Et faites-moi plus vite embrasser Henriette !

VALENTIN.

La voici juste avec madame Valentin :
Je te quitte.

FANNY.

Le temps est très beau ce matin :
115 Sortez-vous du château ?

VALENTIN, s'inclinant.

Je vous quitte, madame.

FANNY.

Le service avant tout.

VALENTIN.

C'est lui qui me réclame ;
Mais je reviens, prenant mes jambes à mon cou,
Une fois votre nom sur mon cahier d'écrou.

FANNY, jouant l'importance.

120 Allez. Je glisserai quatre mots à la reine,
Et votre dévouement...

VALENTIN, se retirant.

Mes respects, châtelaine.

SCÈNE III.

René, Fanny, Henriette, Mme Valentin.

HENRIETTE.

Cette chère Fanny !

MADAME VALENTIN.

Tu reviens donc nous voir ?

FANNY.

Je m'ennuyais, j'ai pris mes hardes, et bonsoir !
Jamais le même nid, toujours une autre branche !

MADAME VALENTIN.

On aime à visiter sa maison du dimanche !

FANNY.

125 À cause des bons coeurs qui l'habitent.

HENRIETTE, l'embrassant.

Merci.

RENÉ, sans quitter la guérite.

Mais on va l'étouffer à l'embrasser ainsi !

FANNY.

Que chante ce soldat ?

MADAME VALENTIN.

Chut !

HENRIETTE.

Est-ce toi, mon frère ?

RENÉ, rejetant son manteau.

Présent, mon colonel ! Donne ta main, la mère ;
Rapproche-toi, la soeur : tout est-il ordonné ?

HENRIETTE.

130 Tout va bien.

RENÉ.

N'a-t-il pas un instant soupçonné
Que vous allez ce soir couronner notre ligue
En tuant le veau gras pour son enfant prodigue ?

MADAME VALENTIN.

Il ne s'attend à rien.

RENÉ.

Chut !

MADAME VALENTIN.

Chut !

HENRIETTE.

Chut !

FANNY.

135 Puisque chacun dit : chut ! je ne vois pas pourquoi
Je ne dirais pas : chut ! Chut ! ma foi,

RENÉ, tendant la main à Fanny.

J'adore la gaîté. Soyons deux camarades :

FANNY.

Je hais les gens maussades.

RENÉ, à voix basse.

AIR : Dans mon verre, de Darcier.

140 Le rire, notre vieil ami,
Chante dans toutes les poitrines ;
Il ne dort jamais qu'à demi
Sous nos cendres et nos ruines ;
Il est le fruit d'or du jardin,
La corde d'argent de la lyre :
Lorsque l'homme perdit l'Éden,
Nature lui laissa le Rire.

145 Même à nos soupirs et nos pleurs
Le rire quelquefois se mêle ;
Toutes les lèvres sont des fleurs
Quand il les caresse de l'aile.
150 Sa présence au milieu de nous
Provoque un aimable délire ;
Et la mère tombe à genoux
Lorsque l'enfant commence à rire.

155 Dans la création tout rit,
L'astre, l'insecte et le nuage :
Les passereaux font de l'esprit
Sous le dôme vert du feuillage ;
L'éclat de rire de l'été

160 Sort de la chanson de Zéphyre ;
Et, s'il n'avait pas existé,
Un merle eût inventé le Rire.

FANNY, riant.

Rions donc.

HENRIETTE, même jeu.

Rions donc.

MADAME VALENTIN.

Oui, mais n'oublions pas
Notre petit complot : le temps marche à grands pas,
Et bientôt sonnera l'heure douce à notre âme...

FANNY.

165 Bon ! j'allais oublier que nous jouons un drame !
166 Vos airs mystérieux me donnent le frisson :
167 Est-ce sur le poignard, la corde ou le poison
168 Que nous allons jurer ? Faut-il, comme au théâtre,
169 Conspirer, déclamer, rugir, tonner, se battre ?
170 Me voilà.

Elle va de long en large sur la scène.

170 Messeigneurs, mon épée est à vous !
171 Je descends de don Ruy Badilva que les loups
172 D'Aragon saluaient de hurlements funèbres.
173 Notre blason rayonne au milieu des ténèbres.
174 Mon bisaïeul prenait par les cornes un boeuf
175 Et, l'ayant assommé, l'avalait comme un oeuf.
176 J'eus pour ancêtre Hernan, qui fut un Grand d'Espagne,
177 Épervier dans la plaine, aigle sur la montagne,
178 Et dont le bras dompta trente rébellions.
179 Mon aïeule Armanda faisait par des lions
180 Traîner son char d'airain. Voici notre devise :
181 « Je vise qui m'atteint, et j'atteins qui me vise ! »
182 Les rois autorisaient mes aïeux à s'asseoir
183 Sur les marches du trône ; et c'est pourquoi, ce soir,
184 À l'heure où le sorcier pâlit sur son grimoire,
185 On verra des éclairs luire dans l'ombre noire !

MADAME VALENTIN.

185 Charmante folle, va !

HENRIETTE.

Puisqu'on s'est de plain-pied
Introduit dans le drame, écoutez, comme il sied,
Les ordres que je donne aux gens de mon escorte.
Ma mère et vous, mon frère, entrez par cette porte,
Et laissez-nous ici. C'est notre bon plaisir.

MADAME VALENTIN.

190 Allons nous préparer : ton père va venir*.

RENÉ.

Mais pendant ce temps-là, qui montera ma garde ?

HENRIETTE.

Nous nous chargeons de tout.

RENÉ, à Fanny.

Adieu, la babillarde !

Madame Valentin et René entrent dans la cellule, à gauche.

SCÈNE IV.

Fanny, Henriette.

HENRIETTE, prenant le manteau de René.

Dis-moi, chère Fanny, me reconnaîtrais-tu,
Une fois ce manteau sur mon front rabattu ?

FANNY.

195 Moi ? Pas le moins du monde ! Aurais-tu le caprice
De prendre ce manteau pour aide et pour complice ?

HENRIETTE, s'enveloppant dans le manteau.

Oh ! c'est merveilleux ! Vois, ces plis raides et longs
Tombent comme à dessein jusque sur mes talons ;
Puis, il est d'une ampleur à m'envelopper toute :
200 Je monterai la garde, et l'on n'y verra goutte.
Il faut bien que mon père, en retournant ici,
Trouve sa sentinelle et n'en ait plus souci.

Elle se place dans la guérite.

FANNY.

Eh quoi ! c'est sans fusil, monsieur le militaire,
Que vous montez la garde ?

HENRIETTE, troublée.

205 De porter un fusil ? Est-il bien nécessaire

FANNY, lui présentant le fusil.

Vous dites ? Palsambleu !
Prenez-moi ça, troupier.

HENRIETTE, prenant le fusil.

S'il allait éclater ! S'il allait faire feu !

FANNY.

Au port d'arme, mignonne !

HENRIETTE.

M'y voilà.

FANNY.

Je te trouve un faux air de Bellone.

HENRIETTE.

Ce fusil !

FANNY.

210 Allons donc ! chante pour t'aguerrir.
Quand on sert son pays, il faut vaincre ou mourir.

HENRIETTE, hors de la guérite.

AIR. Du Chalet.

215 Au son des trompettes de cuivre,
Le soldat français aime à suivre
Ses fiers drapeaux ;
Qu'il ait petite ou grande taille,
Il est à livrer la bataille
Toujours dispos.

Marchons au pas, au bruit des canons sourds :
Sonnez, clairons ; battez, tambours !

220 Afin de gagner l'épaulette,
Il sait qu'il faut dans la tempête
Rester debout
Et sous la mitraille qui grêle,
Sans reculer d'une semelle,
Être partout.

225 Marchons au pas, au bruit des canons sourds :
Sonnez, clairons ; battez, tambours !

230 Lorsque la famine l'assiège,
Il a, sous le vent et la neige,
Le coeur content,
Et, le sourire sur la bouche,
Brûle sa dernière cartouche
Tout en chantant.

Marchons au pas, au bruit des canons sourds :

Sonnez, clairons ; battez, tambours !

FANNY.

235 Eh bien ! cette chanson t'a-t-elle mis dans l'âme
Un peu de cette audace étrangère à la femme
Qui nous fait sans pâlir, sans nous épouvanter,
Embrasser un fusil qui pourrait éclater ?

HENRIETTE.

240 Ma foi, je suis guerrière autant qu'on le peut être,
Voyant que mon fusil commence à me connaître.

FANNY.

Parlons alors sans crainte, ouvrons-nous notre coeur.

HENRIETTE, s'appuyant sur son fusil.

Moi, je prends, pour t'entendre, un petit air vainqueur !

FANNY.

Toi seule sais ici quel devoir me ramène
Dans cette forteresse, après chaque semaine.
245 Un soir, une étrangère et sa fille arrivant
On n'a jamais su d'où, par la pluie et le vent,
Hors d'haleine, encor loin des maisons de la ville,
À ces pauvres vieux murs demandèrent asile.
Ce château n'était pas encore une prison,
250 Et ses libres créneaux, tapissés de gazon,
Laisaient circuler l'air et flotter la lumière.
La fille avait six ans ; la mère était ma mère.
L'orage qui grondait, terrible, autour de nous,
Me faisait chanceler d'effroi sur mes genoux ;
255 Nous fûmes nous blottir dans une cour déserte,
Tremblantes, au hasard, sur un lit d'herbe verte.
Là je vis tout à coup ma mère s'affaiblir,
Sa tête s'incliner, son visage pâlir ;
Je pris la fuite, ayant senti frissonner l'aile
260 De la mort qui planait, prête à fondre sur elle.
Hélas ! quand je revins, son front était glacé ;
Mais elle put me dire : « Enfant, j'ai déposé
Un souvenir de moi dans ces murs en ruines ;
Comme il pèserait trop à tes mains enfantines,
265 Tu reviendras le prendre un jour, quand tu seras
Grande comme ta mère et que tes petits bras
Seront plus forts. Je sens qu'il faut que je m'en aille,
Je me meurs... » Et, du doigt me montrant la muraille,
Elle expira.

Un silence.

HENRIETTE.

270 Mon Dieu ! comme tu dois avoir
L'âme triste en ces lieux !

FANNY.

J'accomplis un devoir ;
Et puis, même en contant leur infortune amère,
Les enfants sont heureux, s'ils parlent de leur mère.
J'ai vécu bien longtemps loin de ces affreux murs ;
Mais les champs les plus beaux et les cieux les plus purs
275 N'ont pas fait à l'enfant que son destin emporte
Oublier ce château plein de sa mère morte,
Et malgré ma jeunesse et malgré mon orgueil,
J'en ai fait ma prison pour en franchir le seuil
Et pour trouver enfin à travers ces ruines
280 Ce souvenir trop lourd à mes mains enfantines.

HENRIETTE.

Séparons-nous. J'entends un bruit de pas.

SCÈNE V.

Henriette, Fanny, Rognelard, Bonhomme.

ROGNELARD.

Docteur,
Serez-vous sans pitié pour un entrepreneur ?

BONHOMME.

Hé ! Monsieur Rognelard ! Vous me fendez la tête.

ROGNELARD.

Hé ! Monsieur le docteur ! Je suis un homme honnête,
285 Et vous me dépouillez.

BONHOMME.

Moi, monsieur ? c'est trop fort !

Lisant une note.

Cette enfant est malade et chétive...

ROGNELARD.

Elle a tort.

BONHOMME.

Il lui faut de bons soins.

ROGNELARD.

Mais, docteur, je vous jure
Que j'ai fait un contrat de dupe.

Sortant un calepin qu'il montre au docteur.

290 Nourriture,
Chaussures, vêtements... Vous n'entendez donc rien
Aux affaires, Monsieur ?

BONHOMME.

Je les entends très bien.

ROGNELARD.

Ainsi, vous laisserez figurer sur vos livres
Ces deux oeufs à la coque et ce pain de trois livres ?

BONHOMME.

Mais !

ROGNELARD.

Vous me ruinez !

BONHOMME.

Quand vous aurez fini !

ROGNELARD.

Et tout cela, grands dieux, pour leur chère Fanny !

FANNY.

295 Eh quoi ! Votre colère à mon sujet s'allume ?

HENRIETTE, à part.

Ô falsificateur patenté du légume !

BONHOMME, à Fanny.

J'inscris un oeuf de plus.

ROGNELARD.

Passez donc des marchés !

FANNY, à Rognelard.

Monsieur, figurez-vous...

HENRIETTE, sans quitter la guérite.

Que c'est pour vos péchés !

Bonhomme sort avec Rognelard qui gesticule.

SCÈNE VI.

Henriette, Fanny, Finot, Valentin, Visiteurs étrangers.

VALENTIN.

300 Silence dans les rangs, monsieur le militaire !
Quand il est au port d'arme, un soldat doit se taire.

FINOT.

Fus nous tissiez, monsieur, que fus afres ici
Te crands andiguidés ?

LE VISITEUR ANGLAIS.

Vo avoir dit aussi
Montrer le cage-fer du cardinal Balue ?

FANNY, faisant la révérence.

Tous ces gens ne voient pas même qu'on les salue.

LA VISITEUSE ALLEMANDE.

305 Moi che temante à foir Tiane te Boidiers.

LE VISITEUR ANGLAIS.

Vo avoir, paraît-il, un bannière-métiers ?

LE VISITEUR ITALIEN.

La coulote del ré Dagobert ?

LE VISITEUR ESPAGNOL.

De Juana d'Arc ? La houlette

LA VISITEUSE ANGLAISE.

De Cinq-Mars ! Moa vouloir toucher la tête

FINOT.

Les gefeux tu gefelu Glofis !

LA VISITEUSE ALLEMANDE.

310 Le rasoir t'Olifier le Taim !

LE VISITEUR ITALIEN.

Del drapel d'Henri quatre ! Le flor da lis

FINOT.

Allez-fus bas nous tire
Guelgue chosse, monsir ?

Bas.

Ah ! Nous allons bien rire !

Haut.

Tides-nous guelgue chosse.

VALENTIN, emphatiquement.

On vous montrera tout !
Ici, sous ces vieux murs, des siècles sont debout,
315 Et vous frissonnerez, quand vous saurez l'histoire
De ce château...

LA VISITEUSE ALLEMANDE.

Fraiment ?

FINOT, à part.

Je finis par y croire !

VALENTIN.

Mais, pour la lire à livre ouvert, pour pénétrer
Dans l'horreur d'un seul coup, c'est là qu'il faut entrer !

Il se précipite avec les visiteurs vers la cellule où se trouvent René et sa mère.

SCÈNE VII.

**LES PRÉCÉDENTS, PLUS M"" VALENTIN
ET RENÉ.**

RENÉ, dans les bras de son père.

Mon père !

VALENTIN.

Mon René !

LE VISITEUR ITALIEN, riant.

C'est oune histoire horrible.

LA VISITEUSE ANGLAISE, avec dépit.

320 Il a promis à nous une chose terrible.

RENÉ.

Mon père !

VALENTIN.

Mon René !

FINOT.

C'est drès tiferdissant.

MADAME VALENTIN.

Mais où donc est ma fille ?

RENÉ, appelant

Henriette !

**HENRIETTE, s'avancant, le capuchon rejeté en
arrière.**

Présent !

FINOT.

Te blus vort en blus vort !

FANNY.

La chose les intrigue.

RENÉ, aux visiteurs.

325 Mesdames et messieurs, je fus l'enfant prodigue :
Je reviens au foyer, et nous sommes heureux !

FINOT, insinuant.

On ne verra donc pas ce cachot ténébreux ?

FANNY.

Monsieur, on vous l'eût fait visiter à votre aise
Quand vous parliez moins bien notre langue française.

FINOT.

Pincé !

VALENTIN.

Mais pourquoi donc nous avez-vous...

FINOT.

330 Pour rien.
Ce château fort et moi nous nous connaissons bien,
Et je puis arracher son couvercle de pierre
Au moindre des secrets qu'il cache à la lumière.
Quand j'étais tout gamin, j'y venais très souvent

335 Interroger l'écho dans les rumeurs du vent ;
J'avais une complice, et la petite Berthe
Partageait avec moi la moindre découverte

FANNY, à part.

C'est le nom de ma mère.

FINOT.

Un jour elle partit.
Je ne l'ai plus revue : on était si petit !
Tout est ici pour moi sujet à rêverie.
340 Tenez, ce mur...

FANNY.

Ce mur ?

HENRIETTE.

Parlez.

FANNY.

Je vous en prie.

HENRIETTE.

Parlez.

FINOT.

Eh bien ! ce mur s'ouvre à discrétion.

FANNY, à part.

Ô ma mère ! J'ai peur, je tremble...

FINOT.

Attention !

Il touche du doigt le bas du mur. Une petite boîte s'ouvre dans le fond, laissant voir une cassette, et sur la cassette une feuille de papier.

FANNY, se jetant dans les bras d'Henriette.

C'était là ! C'était là !

HENRIETTE.

Là !

FINOT.

L'histoire est complète :
Qui donc a fourré là cette étrange cassette ?

Il lit à haute voix la feuille de papier.

345 « Ma fille, ma Fanny, je confie à ces murs
Cette cassette : ils sont inébranlables, sûrs,
Dévoués, ayant vu sourire mon enfance.

J'ai, ton père étant mort, voulu revoir la France,
Et j'expire à deux pas de mon pays natal.
350 Sois bonne, fais le bien, plains ceux qui font le mal.
Mon frère Valentin, s'il vit, t'aimera certes
Comme sa fille. Adieu. Ta pauvre mère : Berthe. »

VALENTIN, embrassant Fanny.
Ma nièce !

MADAME VALENTIN.
Notre enfant !

LE VISITEUR ANGLAIS.
Fera grand préjudice à mon digestion !
Tout cet émotion

FANNY, embrassant la lettre de sa mère.
355 Ô relique chérie !

VALENTIN, à Finot.
À propos, vous qui faites
Pirouetter les murs et bâiller les cachettes,
Dites-nous, cher monsieur, à qui l'on a l'honneur...

FINOT.
Je suis tout simplement monsieur votre inspecteur.

VALENTIN, se levant.
Diable !

FINOT.
Ici, je le vois, tout se passe en famille.
360 Ce gaillard fait monter la garde par sa fille !
Ah ! Sans l'événement qui vous charme si fort,
Je lançais contre vous un terrible rapport !

LA VISITEUSE ANGLAISE.
Shocking !

LE VISITEUR ANGLAIS.
Moa vouloir, n'ayant pas la berlue,
Voir le grand cage-fer du cardinal Balue.

FINOT, riant.
365 Fus nous tissiez, monsieur, que fus nous feriez foire
Te crands adrocidés ?

VALENTIN, même jeu.
Fus basserez ce soir.

RENÉ, prenant la main de Fanny.
Ma cousine, un baiser sur vos menottes blanches.

LA VISITEUSE ALLEMANDE.
Z'est une brisson, zà ?

FANNY.
La maison des dimanches.

FINOT.
J'y viendrai quelquefois passer un jour d'été.

MADAME VALENTIN, à Fanny.
370 Et nous te garderons ?

FANNY.
À perpétuité.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].